

SUR LES PAS  
DU PÈRE DANIEL BROTTIER  
ET DE GEORGES CLEMENCEAU



# *Armistice* 1918 *La* *Victoire*

*Le 11,  
du 11<sup>ème</sup> mois,  
à 11h, fin des combats.*

UNION NATIONALE DES COMBATTANTS



# Georges CLEMENCEAU « le Père la Victoire »

## (4<sup>e</sup> Partie - Clemenceau, 1918-1929)

Poincaré qui s'inquiète de la popularité de Clemenceau, ironise :  
- Savez-vous quel surnom la troupe vous donne désormais ?  
Le Père la Victoire !  
- C'est encore prématuré ! riposte Clemenceau.

À la Chambre, en ce jour du 11 novembre 1918, de retour de la tribune lorsque Clemenceau regagne sa place, la Marseillaise retentit. Oui, il est heureux. Mais le Père la Victoire a le regard perdu... et il pleure... et les larmes coulent ! Elles coulent sur le souvenir de ces gueules cassées dont les chairs broyées n'ont pu cacher la grandeur d'âme, elles coulent sur les admirables regards de ces poilus s'apprêtant à mourir, elles coulent sur l'immense chagrin de millions de familles brisées, elles coulent sur cette terre de France martyrisée !

Dans son bureau au ministère de la Guerre, il retrouve sa fille, madame Jacquemaire, qui ouvre la fenêtre. En bas, la foule hurle : « Clemenceau, Clemenceau ! » Clemenceau se montre et crie : « Vive la France ! » Puis il retourne s'asseoir, songeant qu'après avoir gagné la guerre, il allait falloir gagner la paix. Mandel se penche vers lui :

- Vous êtes heureux, président ?  
- Mon cher, le bonheur est un équilibre d'inquiétudes !

Dès lors, les honneurs pleuvent sur le Père la Victoire. Le Journal Officiel publie : « les Armées et leurs Chefs, le Gouvernement de la République, le citoyen Georges Clemenceau, président du Conseil, ministre de la Guerre, le maréchal Foch, généralissime des Armées alliées, ont bien mérité de la Patrie ».

Le 12 novembre 1918, il est fait membre de l'Académie de Médecine et le 21 novembre, l'Académie Française, à l'unanimité des 23 votants, élit Georges Clemenceau au fauteuil d'Emile Faguet, critique littéraire vendéen décédé le 7 juin 1916. Le Tigre ne s'y assiera jamais.

L'Alsace et la Lorraine enfin retrouvées souhaitent l'acclamer. Le 8 décembre 1918, le président Poincaré et Clemenceau font une visite officielle à Metz, les 9 et 10 ils sont reçus à Mulhouse et à Strasbourg par des foules enthousiastes.

## La CONFERENCE DE LA PAIX

Le 18 janvier 1919 s'ouvre la Conférence de la Paix. On a parlé de traité bâclé. Pourtant les discussions ont duré 6 mois avec 1646 séances tenues par 52 Commissions techniques, mais l'Angleterre souhaitait atténuer les conditions imposées à l'Allemagne. Le porte-parole du président Wilson reconnut cependant que « le point de vue français fut défendu à Paris avec une obstination et un talent sans pareil ».

Clemenceau ne manquera pas d'affirmer plus tard à Lloyd George :  
- J'ai à vous dire que dès le lendemain de l'armistice, je vous ai trouvé l'ennemi de la France.

Ce à quoi le dirigeant britannique répondra :  
- Eh bien, n'est-ce pas notre politique traditionnelle ?

Les Anglais et les Américains étaient d'accord pour laisser l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne prétendant que ces territoires étaient des terres allemandes, à mentalité allemande et de langue allemande.

Le hasard ou... une rage de dents de Clemenceau fit bien des choses. Le dentiste, le docteur Hugenschmidt, lui parle d'une lettre de Guillaume 1<sup>er</sup> qu'il a vu chez l'impératrice Eugénie dans laquelle Guillaume et Bismarck reconnaissent que l'Alsace-Lorraine est française et qu'ils l'ont prise, « non par désir d'agrandir leur patrie, mais uniquement par besoin stratégique pour reculer le point de départ des armées françaises qui à l'avenir viendraient nous attaquer. »

- Nom de D..., rugit le Tigre, il me faut cette lettre immédiatement.

Lors de la réunion suivante de la Conférence, la question de l'Alsace-Lorraine revient sur le tapis :

- Inutile, coupent les alliés, l'affaire est close.  
- Seriez-vous donc plus Allemands que Guillaume et Bismarck ?

Et Clemenceau leur montre la lettre et leur lit. Les deux hommes s'inclinent.

L'Alsace et la Lorraine redeviennent françaises.

## L'ATTENTAT

Le 19 février 1919, au matin, la voiture du président du Conseil quitte la rue Franklin, un individu sort de l'ombre et tire neuf coups de revolver. Trois balles atteignent Clemenceau. Il sort de l'auto et s'engouffre dans son immeuble où les professeurs Gosset et Tuffier accourent et lui extraient du corps les balles sauf une qui restera toujours logée dans la crosse de l'aorte.

Le Tigre à 77 ans ! Mais un bulletin de santé sort, rassurant :  
« plaie pénétrante à la partie postérieure de l'omoplate droite, sans lésion viscérale. Etat général et local parfaits ».

Le meurtrier est un jeune anarchiste nommé Emile Cottin. Ceinturé par un marchand de cycles, monsieur Dreppierre, il est remis aux mains de la police avant d'être lynché par la foule accourue. Par la suite, le tribunal condamnera Cottin à la peine de mort, mais Clemenceau fera commuer sa peine en 10 ans de réclusion. Plus tard, Renoult, ministre de la justice du cabinet Herriot, gracierait Cottin ! C'est ainsi !

## Le TRAITE DE PAIX

Clemenceau est remis sur pieds mais le Traité n'est toujours pas signé. Le 7 mai, le texte du Traité est remis à la délégation allemande et Clemenceau accorde deux semaines au gouvernement allemand pour qu'il prenne position, sinon les alliés reprendront le combat. La décision tarde à venir mais, face aux menaces de la France et de Foch qui est prêt à poursuivre la guerre, les Allemands acceptent de signer sans conditions.

Le 28 juin 1919, enfin, le Traité de paix est signé au château de Versailles. Le cauchemar est fini. Garanties exigées : l'occupation de la rive gauche du Rhin par les alliés et la démilitarisation de la Rhénanie.

Clemenceau dira plus tard : « le Traité signé dans la Galerie des glaces de Versailles, n'était pas fameux ! Mais la guerre est-elle fameuse ? Le succès couronnera-t-il notre effort ? C'est le secret de la destinée. »



Clemenceau au Traité de Paix

## L'ELECTION PRESIDENTIELLE

Clemenceau n'arrête pas. Il s'est beaucoup dépensé pour cette conférence si longue qui a enfin abouti au Traité de paix, il fait front chaque jour à ses détracteurs, il est âgé, fatigué et aspire à la retraite. Mais l'élection pour le nouveau président de la République qui succèdera à Poincaré approche et les amis de Clemenceau proposent sa candidature, d'abord avec son assentiment car la situation extérieure de la France le préoccupe. Mais le 16 janvier 1920, lors du vote préparatoire, Clemenceau n'obtient que 389 voix contre Deschanel qui en recueille 408.

Le Tigre écrit immédiatement au président de l'Assemblée nationale pour dire qu'il retirait à ses amis le droit de poser sa candidature. Le 17 janvier 1920, Paul Deschanel est élu président de la République.

1920 - 1929 : « ma vendée, mon ciel, ma mer, mon sable »

Avant de revenir en Vendée, dans la maison de location « La Bicoque » de Saint-Vincent-sur-Jard, Clemenceau s'embarque le 2 février 1920 à Marseille sur le paquebot « Lotus » avec le docteur Wicart pour la terre des Pharaons.

Puis, le 21 septembre 1920, Clemenceau embarque pour les Indes avec son ami Piètri et Albert Boulin son valet de chambre.

De retour à « La Bicoque », les journées de Clemenceau se déroulent suivant un horaire immuable. De minuit à six heures, il est à sa table de travail face à la mer et il écrit ses différents livres. A six heures, c'est le lever du soleil et, à l'aurore, il s'arrête de travailler pour passer à la séance de culture physique qu'il pratiquera toute sa vie. Puis Albert lui fait la barbe et lui apporte une assiette de soupe bien épaisse, « une soupe de paysan ».

Le déjeuner est à midi tapant. Une heure de sieste et le reste de l'après-midi est consacré à la lecture, promenades et discussions. Dîner sept heures puis méditation face à l'océan.

A huit heures et quart, Albert le prépare pour la nuit. Tout habillé sur son lit fait d'une planche de bois, Clemenceau dort trois heures et demie. A minuit, Albert le réveille, lui apporte une soupe chaude. La lampe brillera jusqu'à six heures. Les pêcheurs en mer diront : « c'est le vieux qui travaille ».

« Mon pauvre vieux Maboul ». C'est ainsi que Clemenceau rabrouait avec affection dans ses lettres son ami Claude Monet. C'est une longue amitié qui va réunir Clemenceau et Monet depuis le Quartier Latin jusqu'au décès de Monet le 5 décembre 1926.

Le dernier chapitre, poignant, est adressé au soldat inconnu : « et toi, soldat inconnu de la France, que dis-tu ? Que veux-tu ? Toi qui a tout donné et rien reçu, toi à jamais silencieux sous la dalle funèbre, c'est toi que j'interroge ! L'obstacle à la juste leçon



Clemenceau dans sa Bicoque



La Bicoque

qu'il faut tirer des choses, c'est la personnalité à laquelle nous rapportons tout événement. Toi, ta maîtresse vertu est dans « l'impersonnalité ».

La France sera ce que les Français auront mérité ! Mais dans cinq ans, dix ans, quand ils le voudront, les Allemands entreront chez nous à cause de la lâcheté et des abandons de ceux qui nous dirigent ! Les Français sont un peuple d'amnésiques. Ils ont oublié leur gloire comme ils ont oublié leurs misères ! »

## Le TESTAMENT

Le soir du 28 mars 1929, Clemenceau s'assied à son bureau, prend sa plume d'oie et rédige :

« Ceci est mon testament. Je veux être enterré au Colombier à côté de mon père. Mon corps sera conduit de la maison mortuaire au lieu d'inhumation sans aucun cortège. Aucune ablation ne sera pratiquée. Ni manifestation, ni invitation, ni cérémonie.

Autour de la fosse, rien qu'une grille de fer, sans nom, comme pour mon père. Dans mon cercueil, je veux qu'on place ma canne à pomme de fer qui est de ma jeunesse et le petit coffret recouvert de peau de chèvre qui se trouve au coin gauche de l'étage supérieur de mon armoire à glace. On y laissera le petit livre qui y fut déposé par la main de ma chère maman. Enfin on y joindra deux bouquets de fleurs desséchées qui sont sur la cheminée de ma chambre qui donne accès au jardin. On mettra le petit bouquet dans l'obus qui contient le grand, et le tout sera déposé à côté de moi. Fait à Paris, le 28 mars 1929. Signé : G. Clemenceau. »

A la mi-novembre 1929, son état de fatigue s'aggrave subitement et une crise d'urémie se déclenche. Le vendredi 23 novembre au soir, le président entre dans un état comateux.

Le dimanche 24 novembre 1929, à 1 heure 45, l'agonie prend fin. Georges Clemenceau rend le dernier soupir. Sœur Théoneste lui ferme les yeux et quitte discrètement la chambre mortuaire.



Tombe de Clemenceau (fleurie)

Alain BURGAUD

Extrait du livre « Clemenceau tout simplement » de Monsieur Claude Mercier, décédé le 19 avril 2016. Merci Monsieur Mercier pour les textes des plaquettes n°2,3 et 4.

# Le Père BROTTIER, 1918 la Fin du calvaire - l'Armistice - La création de l'UNC

Le 3 février 1918, le Père Brottier se trouve de nouveau à Verdun Nord sur la rive droite de la Meuse. Ce n'est que ruines et dévastation. Les belles forêts ont disparu et le sol a été retourné en profondeur.

Il accompagnera les poilus de Bézouvaux au fort de Vaux, des Jumelles d'Ornes au col des Chambrettes, dans le secteur d'Hassoulé et d'Hardaumont. Jusqu'au 18 avril, ce sont les secteurs d'Hassoulé à nouveau, de la carrière d'Alsace, de Vaux-Damloup qui seront concernés.

Bien que ce séjour à Verdun fût bien moins apocalyptique que le précédent, il coûta quand même au régiment 542 hommes hors de combat dont 23 tués.

Celui-ci est envoyé au repos près de Bar-le-Duc puis mis en réserve près d'Amiens.

## Chemin des Dames

Soudain les allemands mènent une grande offensive sur le front du Chemin des Dames et les journées des 26, 27, 28 et 29 mai 1918 seront terribles pour l'armée française.

Les positions au nord de Soissons sont enfoncées et les dernières réserves de la 6<sup>ème</sup> Armée ont fondu. Par la vallée de l'Ourcq, les allemands visent Paris.

Le 30 mai, la 26<sup>ème</sup> Division amenée par camions arrive dans un paysage bouleversé.

Le 121<sup>ème</sup> est engagé tout de suite. Le Père Brottier s'installe à Troesnes avec le 2<sup>ème</sup> bataillon. L'objectif est de défendre la place pour éviter que l'ennemi ne s'empare de la Ferté Milon ce qui aurait eu des conséquences incalculables.

Ce sera une bataille terrible de 4 jours pendant laquelle les allemands attaqueront avec rage et laisseront un monceau de cadavres sur le champ de cette bataille terrible durant laquelle le village sera encerclé plusieurs fois.

A tel point que le 3 juin le Père Brottier, au moral pourtant inébranlable, se verra, pour une fois près d'être fait prisonnier avec le régiment.

Le 4 juin, l'allemand épuisé, saigné à blanc, s'arrête pour attaquer ailleurs mais plus pour longtemps, il s'arrête à bout de force.

Le 121<sup>ème</sup> a perdu 445 hommes dont 63 tués.

Le Père Brottier qui a encore montré sa bravoure et son héroïsme, reçoit sa sixième citation, peut-être la plus belle :

## Ordre de l'armée du 29 juin 1918 :

« L'aumônier Daniel Brottier, âme magnifique où s'allient harmonieusement l'ardeur du soldat et le dévouement du prêtre. Légendaire au régiment dont il partage toujours les heures pénibles. Pendant les attaques des 1<sup>er</sup> et 2<sup>er</sup> juin 1918, à Troesnes, parcourait la ligne pour relever, panser, et secourir les blessés, allant les chercher en avant de nos postes, sous le feu intense de mitrailleuses, et encourageant les combattants. Est resté à Troesnes malgré deux relèves de bataillon, subissant le 3, une nouvelle attaque, et, dans les jours suivants, un bombardement très dur. Exerce sur les combattants qu'il soutient, moralement aux heures difficiles, par ses encouragements et son exemple, l'influence la plus heureuse ».

Trois étoiles, trois palmes que le Père Brottier gardera épinglées à sa soutane, en souvenir de la guerre.

## Verdun (juin-octobre 1918)

Après quelques jours de repos en Seine et Oise, le 25 juin, c'est de nouveau le secteur de Verdun dans la forêt des Koeurs. Il y a peu d'échanges, la période est baptisée : « vie tranquille et sans histoire » jusqu'au 13 septembre, date à laquelle, dans la plaine de la Woëvre, toute la 26<sup>ème</sup> division efficacement l'armée américaine qui réduit en une rapide et violente offensive la fameuse « Herminette de Saint-Mihiel ».

Sans quitter le secteur de Verdun, le Père Brottier suit son régiment et le 8 octobre a lieu la prise du redoutable massif de la Wavrille, le 12, l'attaque du Bois des Caures, que l'allemand défend avec l'énergie du désespoir. Les 13, 14 et 15, attaques nouvelles, sans résultat. Les américains remplacent les Français, attaquent furieusement mais ne réussissent pas mieux. Jusqu'au bout, le fantassin allemand se montrera égal à lui-même, brave et méprisant la mort.

Le 3 novembre, enfin, le 121<sup>ème</sup> quitte le secteur de Verdun et s'en va cantonner la région de Nancy, d'où il doit partir pour prendre part à la grande attaque projetée en Lorraine sous les ordres du général de Castelnau.

Mais le 11 novembre, à six heures du matin, survient la nouvelle de la signature de l'Armistice.

Le Père Brottier, qui cantonne à Maron, sur les bords de la Moselle, convoque ses chers poilus à l'église et leur fait chanter un Te Deum.

Le 19 novembre 1918, c'est l'entrée victorieuse à Metz. Pétain est là, et Mangin, et les plus belles troupes du secteur de Lorraine. Des éléments d'infanterie de la 26<sup>ème</sup> Division sont là, eux aussi, invités à l'honneur comme ils le furent à la peine.

« Jour inoubliable, nous sommes entrés dans Metz triomphalement, acclamés et couverts de fleurs par une population dont les sentiments contenus depuis 48 ans explosaient d'une façon inadmissible » comme l'écrivait le Père Brottier à des amis.

Quelques jours après, un ordre du Colonel Bourg, commandant le 121<sup>ème</sup>, à ses troupes, ajoutait une dernière page au journal de marche du Régiment, libellé de cette façon :

« La guerre est terminée pour notre vaillante phalange... jamais ne s'y est manifestée la moindre défaillance. Tenace, inlassable dans l'effort, animé du plus haut esprit de devoir, discipliné, ardent et fougueux à l'assaut, inébranlable dans la défensive, stoïque sous les bombardements, subissant avec la plus parfaite abnégation les plus cruelles misères, notre beau 121<sup>ème</sup> a grandement honoré son drapeau. Que tous ceux qui ont combattu dans ses rangs gardent au cœur la légitime fierté de lui avoir appartenu ».

Le Père Brottier conservera toujours le souvenir de ses deux régiments : le 105<sup>ème</sup> et le 121<sup>ème</sup>. Quand il parlait de la guerre il citait toujours les noms des secteurs où il avait frôlé si souvent la mort : le Bois d'Avocourt, le Bois Triangulaire, Chaulnes, Moulins-Sous-Tous-Vents, Troesnes etc.

## Les derniers pas du père Brottier après l'Armistice le conduiront au 13 rue Lafayette, Siège de l'UNC.

Nous avons vu dans la plaquette n° 1 dans quelles conditions fut créée par le Père Brottier avec l'aide de Georges Clemenceau, notre grande Maison à partir de 1916, ainsi que la revue « La Nouvelle France » lancée le 1<sup>er</sup> novembre 1917 avant qu'elle ne soit remplacée par « La Voix du Combattant » le 13 juillet 1918.

Le Père Brottier ne voudra pas en être le Président et c'est le général Durand qui deviendra ainsi le premier Président de l'UNC.

Nommé Directeur des Orphelins apprentis d'Auteuil le 10 novembre 1923, le Père Brottier quitte le Conseil de l'UNC avec le sentiment que l'œuvre qu'il a fondé avec Georges Clemenceau est sur de bons rails.

Dominique Boyet

# Le Bleuet de France

Dès la fin de la guerre 1914/1918, deux femmes, Charlotte Mallette, fille du général Niox, Gouverneur des Invalides et Suzanne Lenhardt, infirmière, imaginèrent un dispositif d'aide aux victimes de cette guerre, en proposant, aux soldats soignés à l'hôpital national des Invalides, de participer à une activité artisanale, source de revenus complémentaires. Comme symbole de mémoire, elles choisirent le Bleuet, en souvenir de ces très jeunes gens partis en uniformes bleus, que leurs aînés, encore vêtus d'un pantalon rouge, avaient surnommés «les bleus».

Les soldats mutilés s'entraidaient pour confectionner manuellement des bleuets dont ils découpaient les pétales dans du tissu et du papier, qu'ils vendaient ensuite sur la voie publique. Peu à peu, ils entrevoyaient des perspectives de reconversion professionnelle et de réinsertion sociale, en découvrant, par le bleuet, le sentiment valorisant de pouvoir

à nouveau travailler. la guerre 1914/1918, cette guerre.

Le Bleuet de France est vendu sur la voie publique chaque 11 novembre (armistice 1918) et 8 mai (fête de la Victoire). Les dons récoltés permettent chaque année d'aider les anciens combattants et victimes de guerre (civils ou militaires), les victimes d'attentats, les veuves, les orphelins ou les blessés de guerre en finançant des appareillages, des frais de scolarités, des soins. Mais aussi des aides en cas de difficultés financières, des participations favorisant le maintien à domicile, par exemple, des colis pour les ressortissants en maisons de retraite, des avances remboursables et même des prêts sociaux pour l'achat de mobilier ou la réfection d'un logement liée à la dépendance ou à l'handicap.

Il symbolise à lui seul les valeurs de solidarité et de don de soi : il est un lien entre le

passé et l'avenir, car il permet également de financer, tout au long de l'année, des manifestations pour rapprocher les jeunes et les anciens. Car la mémoire, c'est la transmission aux jeunes de la signification des valeurs qui furent défendues dans les conflits du 20<sup>ème</sup> siècle.

Le Bleuet de France est devenu

- un symbole de Mémoire, car il est la marque du souvenir des générations du feu ;
- un symbole de solidarité, car le produit de sa vente est utilisé pour l'aide sociale.



le Bleuet de France

Le Bleuet existe aussi dans d'autres pays européens :

- En Angleterre, le Coquelicot ;
- En Belgique, la Marguerite.

Aline Mahiou

## L'Hôtel National des Invalides

Jusqu'au XVII<sup>ème</sup> siècle, aucune structure n'existait pour hospitaliser les soldats invalides.

Ce fut Louis XIV qui décida, par une Ordonnance de 1670, complétée par l'Edit d'avril 1674, de faire construire «un Hostel Royal pour y loger tous les officiers et soldats tant estropiés que vieux et caduques»

Le roi, procéda à l'achat d'un terrain sur la plaine de Grenelle, sur ses deniers personnels. Le marquis de Louvois, ministre de la guerre, fut chargé de la réalisation du projet et Libéral Bruant désigné pour en être l'architecte.

Les premiers invalides, rescapés de la guerre de trente ans, furent admis dans leur hôtel, dès la fin des travaux, en octobre 1674.

La vie de l'hôtel s'organisa et de nombreuses tâches furent confiées aux pensionnaires.

Le succès de l'hôtel des Invalides connut un grand retentissement sous le règne de Louis XIV, avec l'admission, entre 1676 et 1690, de 6000 invalides. L'infirmierie, employait des médecins et des chirurgiens prestigieux. L'hôtel des invalides devint alors le premier hôpital moderne avec des règles d'hygiène rigoureuses et une recherche clinique avancée.

La vie spirituelle occupait une part importante et en 1678 fut construite l'église des soldats, devenue «Saint Louis» puis celle du Dôme, ou «église royale».

œuvre de Jules-Hardouin Mansart en 1706.

Vers la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, l'infirmierie de l'hôtel, qui a maintenant une réputation internationale, crée une école de chirurgie. Son apothicaire, Parmentier, père de la chimie alimentaire y étudiera les qualités nutritives de la pomme de terre.

Au cours de la révolution de 1789, les armureries pillées et les fusils dérobés, serviront à la prise de la Bastille. L'hôtel, longtemps menacé de disparition, est rebaptisé «Hôtel National des Militaires Invalides» et les églises sont dépouillées de leurs attributs religieux.

Napoléon 1<sup>er</sup> fera effacer les outrages de la Révolution et rendre les églises au culte. En outre il choisira, le 15 juillet 1804, l'église du Dôme pour la cérémonie de remise des premières Légions d'Honneur.

Au cours de la restauration, le retour des Cendres de Napoléon, le 15 décembre 1840, sera le fait le plus marquant.

Sous la Troisième République, dès 1871, l'hôtel accueille les pièces du musée d'artillerie puis, en 1896, celles du musée de l'armée. Au début de la première guerre mondiale, il n'y a plus qu'une quarantaine d'invalides à l'hôtel où sont installées des salles de musée, des installations militaires et des logements de fonctions.

Depuis, l'institution occupe les bâtiments de l'ancienne infirmierie de l'hôtel, soit environ 20% de la superficie totale.

En 1917, lors de la Conférence interalliée, au cours de la séance du 9 mai, Jean Carnus

rapporte les travaux des neurologues parisiens sur «les grands infirmes par troubles des centres nerveux». Auguste Déjerine-Klumpke est chargé d'organiser le service des grands infirmes à l'hôpital des Invalides, maintenant de réputation internationale.

En 1918, l'hôpital connaît un afflux de blessés. Un Décret confirme sa double Mission d'hébergement et de soins. C'est à ce moment-là que sera proclamé le «droit à réparation» Un Centre de traitement pour blessés médullaires est alors créé.

En 1940, malgré la défaite, l'institution survivra. Les pensionnaires, une centaine environ, sont évacués vers une maison de repos dans l'Orme, mais ils reviendront définitivement en juin 1941.

En 1942, un réseau de résistance élit domicile au pied du Dôme et permet l'évasion de nombreux aviateurs alliés.

Depuis la Paix revenue en Europe, l'institut accueille de nombreux blessés et victimes civiles du second conflit mondial, ainsi que ceux des guerres d'Indochine, et d'Algérie.



des opérations extérieures, de victimes d'accidents au service de la France.

Dès les années 50, des blessés médullaires qui étaient jusqu'alors opérés au Val de Grâce, sont déplacés aux Invalides par le médecin-colonel Pelot, qui a transféré son bloc et son équipe, ce qui améliore considérablement leur prise en charge.

L'Institution a été considérablement modernisée par l'installation, en 1964, d'une piscine thérapeutique. Des travaux de rénovation entrepris en 1975, font que l'Hôtel des Invalides est devenu un Centre Médical de pointe, au service des anciens combattants.

Depuis la Loi du 3 juillet 1991, l'Institut

National des Invalides est désormais un Etablissement public administratif, confirmant ainsi ses trois missions historiques :

Centre des pensionnaires  
Centre Médico-chirurgical  
Recherche sur l'appareillage du handicap.

Aline Mahiout

## Léon TRULIN, résistant, fusillé à 18 ans, en 1915



### La Résistance en 1914 - 1918

Je ne vais pas écrire longuement sur la courte vie de Léon TRULIN, les mois de courage et de gloire de ce très jeune homme, héros sans uniforme, Belge, Lillois et Français, né à ATH, le 2 juin 1897 et venu habiter à LILLE avec sa famille en 1902.

Sa mère était seule, veuve avec 7 enfants. Léon TRULIN tomba malade, se blessa, subit une opération, passa huit mois allongé.

Il profita de cette épreuve pour dévorer tous les livres, apprendra l'anglais. Rétabli, il progressa et devint employé de bureau dans une usine métallurgique de LA MADELEINE.

Et puis, éclata la guerre 1914-1918. L'invasion, la force brutale, l'occupation allemande à LILLE furent très dures, de 1914 à 1918. Des otages, des travailleurs de force, des prisonniers, des fusillés, la famine touchèrent les familles.

La ligne de front, face à nos troupes et nos alliés, resta à moins de 20 kilomètres pendant 4 ans.

Les jeunes TRULIN et DERAÏN, patriotes, ne pouvaient l'accepter et décidèrent d'agir selon leurs moyens contre l'ennemi. Après sans doute quelques actions, Léon TRULIN, pour ne pas compromettre sa famille, quitta le foyer le 30 juin, il laissa à sa mère le billet suivant : « Chère mère, j'ai été pris en prenant des photographies de tranchées, j'ai jeté mon appareil dans le fossé, je suis pisté, je pars défendre ma Patrie, que Dieu me protège. Chère mère, beaucoup de courage... Brûle ce papier, Léon ». Il fut hébergé par différentes familles lilloises, dans le secret.

Décidé, il traversa la BELGIQUE et la HOLLANDE pour un bateau vers l'ANGLETERRE. Il se rendit au Consulat belge pour s'engager. On le trouve trop chétif et on le réforme.

Têtu, à FOLKESTONE, il rencontra un officier belge détaché auprès du Major CAMERON, du quartier général de commandement de la 4<sup>ème</sup> armée anglaise. Il présenta ses projets, son plan et fit impression en détaillant la réalisation à court terme d'un réseau de renseignements militaires sur l'armée allemande dans le NORD. Son esprit de décision et son ardeur emportèrent le oui des Anglais.

Il rentre en FRANCE et, pendant le mois de juillet, réunit des informations sur les terrains d'aviation, les lignes de tranchées, les dépôts de munitions, les postes de télégraphie sans fil, les emplacements de batteries de canons, les régiments en place, avec l'aide de ses amis Raymond DERAÏN 18 ans, Marcel GOTH 15 ans et aussi Lucien DEWALF 18 ans, Marcel LEMAIRE 17 ans, André HERMAN 17 ans. Un réseau utile, courageux et très certainement efficace en zone allemande mais constitué par un groupe d'adolescents. Témérité, enthousiasme mais fragilité de la jeunesse qui peut être fatale.

Léon TRULIN passe de nouveau en ANGLETERRE avec des documents très utiles. Il reçoit des conseils. Le 29 août, il rentre en FRANCE et organise les actions de son groupe avec efficacité. Le temps passe trop vite, le destin attendait.

Ils furent trahis et dénoncés aux Allemands par un certain Marcel récemment recruté. L'ennemi captura Léon TRULIN et

Raymond DURAIN alors qu'ils tentaient de passer sous les fils de fer barbelés à la frontière entre la BELGIQUE et la HOLLANDE.

Tout le groupe fut arrêté et emprisonné dans la Citadelle le 12 octobre pour espionnage.

Le 5 novembre, ils passèrent devant un tribunal militaire allemand. Dans un jugement parodique, Léon TRULIN, chef de réseau est condamné à mort, ses amis à des années de réclusion et ce Marcel acquitté, ce qui est révélateur : le 7 novembre, de sa cellule, Léon écrit à sa mère « Maman, je vous demande de pardonner, c'est la parole d'un condamné qui vous le réclame ».

Le 8 novembre, à 6h10, un officier allemand le fait sortir de sa cellule et le conduit ici dans ces fossés. « Vous aurez du courage » lui dit-il ? « J'en aurai » répond Léon. Un prêtre, l'Abbé POLLET, qu'il connaît depuis son enfance, l'accompagne. Il refuse d'avoir les yeux bandés et fait face au peloton d'exécution en le regardant en face, le dos au mur.

Dans le matin glauque de l'occupation ennemie, dans la lumière rare et humide, l'officier lit l'acte de condamnation et ordonne de tirer. Douze balles de fusil le couchent à terre.

Il y a juste cent ans aujourd'hui, le 8 novembre 1915, pour notre liberté, mourrait un héros. Imaginez son corps devant ce mur, il est couvert de sang. Il venait d'avoir 18 ans et il entre dans la gloire de ceux qui sont morts pour nous et pour leur patrie.

Jean-Claude Renard †

## CITATIONS

### G. Clemenceau :

« On ne ment jamais tant qu'avant les élections, pendant la guerre et après la chasse »

« L'homme absurde est celui qui ne change jamais »

### Père Brottier :

« Le cœur d'une œuvre, c'est la vie intérieure. Quand il n'y a pas cette vie intérieure, l'œuvre décline ».

« Servir, c'est n'être plus soi. C'est n'être plus à soi. C'est n'avoir presque pas de droits, c'est ne point connaître son intérêt propre. C'est en tout cas le sacrifier toujours à l'intérêt général. C'est penser, vouloir, agir en fonction des autres. »

